

SABLINE

« Tu vois que je ne suis pas morte. Il y avait un grand arbre couché par terre et le feu avait laissé des abeilles rouges qui le mangeaient. Je me suis approchée parce que c'était joli »...Le feuillu à demi mort était d'une taille colossale. J'ai avancé entre les racines bossues arrachées aux entrailles du sol. Soudain, je me suis sentie absorbée par une terre noire et épaisse. J'ai tenté de m'agripper à une branche, mes doigts glissaient. Je luttais farouchement. Les feuilles pourrissantes formaient un tapis, s'engouffraient dans ma gorge y laissant un goût âpre, une saveur particulière de végétation en décomposition. Dans ma chute, ma vision devenait floue. Un trou juste pour le passage d'un homme, caché derrière une souche, m'aspirait totalement m'entraînant vers les profondeurs. J'eus le sentiment de flotter, puis d'être projetée dans une glaise visqueuse, un magma informe, entre d'énormes ramifications souterraines qui étendaient leurs doigts crochus et tentaculaires. Le résineux était aussi gigantesque dans les ténèbres que dans la lumière, une cavité recevant quelques trainées de jour par diverses fentes. Des flammèches brûlaient encore de ci de là. Un reflet argenté à quelques mètres attira mon regard, de l'eau au parcours souterrain, affleurait. Assoiffée, je rampais jusqu'à elle, une coulée au goût ferreux. »

Elle entend un souffle qui ventriloque, venue de nulle part, il se répercute tout autour. Elle se sent nauséuse, égarée dans ce lieu étroit et confiné. Ses idées sont brouillées. Elle a peur, tout est sombre et lugubre.

- Je suis anéanti, mordu par le fauve. Je ne suis plus qu'une plaie béante. J'ai mal, si mal. En moitié dévoré par les flammes.

La voix poursuit son propos sur un ton las et détaché.

- Je suis l'hôte de ces bois, je suis doué de la parole, alors que ta bouche est close et je peux lire dans tes pensées. Ce n'est pas un prodige. Mon monde n'est pas le tien.

Elle recule, effrayée. Elle se demande si son esprit fantasque ne lui joue pas des tours. Un bourdonnement résonne dans ses oreilles. Elle tente de s'agripper aux griffes des tubercules qui montent vers la clarté du jour. Elle glisse, dessine une figure dans l'espace, retombe comme une respiration obligée, puis repart dans sa quête. Elle hurle silencieusement, le regard tourné vers l'infini. Elle n'a plus de ressources. Il faut se résoudre à la fatalité.

- Cela ne sert à rien de lutter contre un courant contraire, fillette.

Chancelante, elle titube jusqu'au Quercus et se laisse tomber au creux de son tronc, résignée, s'en remettant à lui.

Un lent discours étouffé, réminiscence du passé, se déroule dans son esprit.

« La parole des origines, donnée par mon premier cri, a été ligotée quelques années plus tard à la disparition de ma mère emportée par une pneumonie. Ma parole a été ensevelie avec elle dans la tombe. Mon grand-père m'a élevée. Il est sourcier, avec sa baguette, il trouve l'eau. Il connaît les secrets des plantes de la garrigue. Il est rebouteux, un peu sorcier. On le fait mander dans

les hameaux. Il emplit sa besace d'un fromage de chèvre très sec, un quignon de pain, deux pommes, un os à ronger pour le vieux bâtard toujours à ses côtés, une gourde d'eau claire de notre source. Depuis mon plus jeune âge, sur les chemins muletiers, caillouteux, nous allons sur cette terre qui m'a vue grandir. Je lui ressemble, même châtain pour les cheveux, même miel pour les yeux, même teint mat, et mêmes traits de caractère. Lorsque sa fille, à quinze ans à peine, eu le ventre qui pointa, œuvre d'un marin parti pour une lointaine destination, il était là. Quand elle a dû faire face au déshonneur et à la réputation de fille perdue, il était là. A ma naissance, il était là, il m'a baptisée avec l'eau des collines et consacrée avec le thym et le romarin, m'imprégnant à jamais de toute la Provence. J'ai reçu la nature sauvage en héritage. Il m'a prénommée Sabline, une fleur qui pousse dans la beauté de nos collines, nulle part ailleurs. J'ai beaucoup de tendresse pour ce prénom unique. »

L'arbre reprend son monologue

- Depuis des siècles, je suis la divinité de cet endroit. Tant de romances amoureuses furent déposées en moi sans que je n'en connaisse leur destination. J'ai entendu tant de serments éparpillés par le Mistral. Mes racines ont servi de lit à tant de brèves étreintes, et de plaisirs frivoles. Mon feuillage a essuyé tant de larmes. Depuis toujours, les hommes volent l'amour des femmes. Telle est leur vie, quelques joies vite effacées par le chagrin.

Elle se laisse submerger par la violence de ses émotions, par le besoin de raconter, loin des oreilles humaines.

« Il enseigne ailleurs, il vient parfois aux vacances car ses anciens étaient d'ici. Il me rejoint au pré où je garde les moutons, s'assied près de moi, il a le goût de la lecture, toujours un livre ouvert à la main, il m'en murmure des passages, les sons chantent à mon oreille. Il est un passeur de mot. Oh, savoir virevolter avec les phrases. De mes doigts, j'effleure d'une caresse ces lettres inconnues et énigmatiques. Il me fait l'aumône d'un peu de son savoir. Il aime comme moi le bruit apaisant de la pluie, le timbre des ruisseaux et celui des sources. Tout m'attache à cet homme. Un jour, je ne me souviens plus si c'était à l'époque des olives ou du raisin, il a sorti de sa poche un carré de soie aux couleurs chatoyantes, il a glissé ce foulard soyeux autour de mon cou, l'a noué. Cela a fait lever en moi une profonde joie, je ne l'ai plus ôté. Il est empli de connaissances et de richesses intérieures, je suis si démunie, si ignorante. Il est dans la clarté et moi dans la pénombre. Il a un but dans la vie, le mien est hors de portée. Il est voué à un grand avenir, je ne pourrais être qu'un fardeau. Comment nos histoires ont-elles pu se superposer ? Il n'est pas pour moi. »

Ils sont venus de partout. Des fermes isolées des hauts plateaux comme des maisons basses des villages de la plaine, le jeune homme et le « papet » avec eux. Ils l'ont cherché pendant trois jours, de l'aube à la nuit se sont relayés, ont appelé en vain. Au crépuscule du dernier jour, le vent a tourné et l'incendie que l'on croyait endormi s'est à nouveau réveillé, avec encore plus de fureur. Il n'y avait plus guère d'espoir, alors ils ont rassemblé leurs forces pour affronter à nouveau la menace du monstre.

Le feu raconte des histoires rouges qui ne finissent jamais, il est capricieux. C'est une bête affreuse, brûlante, poussée par le vent qui souffle avec rage. Il est en accord avec l'âme endeuillée de Sabline. Pour elle, l'heure est à l'oubli et au renoncement. Elle apprend la fugacité de la vie

et la brutalité de la mort. Hier soir encore, elle entendait un grand mouvement, des appels, des cris, le choc des chaussures, au loin. Elle savait que les siens étaient parmi eux. Puis ce fut le silence. Tout était donc dans l'ordre des choses.

Elle sent qu'elle s'affaiblit, la voix de l'arbre lui paraît lointaine

- La cohabitation de nos deux univers est si difficile. Les humains règnent en maître. La sécheresse, le feu. La nature s'adapte ou disparaît. Je ne peux guérir de l'ennui et du dégoût de vivre. Tout est si dérisoire. Il n'y a plus rien où se raccrocher.

En une fraction de seconde tout s'embrase. Le tronc de la fagacée crépite et se tord en une longue plainte monotone, un long cri désespéré. Il fait chaud, trop chaud. Sabline commence à manquer d'air. Elle est dans un silence glacé alors qu'en fait elle brûle. Son souffle est enseveli dans les profondeurs de son corps, il enveloppe son âme, puis s'échappe par ses lèvres.

Les cendres s'accrochent au vent, tournoient, rougeoient, et s'amassent en petits tas éparpillés.

Deux ans Plus tard.

Au printemps, nostalgique, Marcel a pris l'habitude, lorsque son temps le lui permet, de venir se recueillir dans cette clairière, où jadis le géant de Provence les abritait de sa bienveillante ombre tutélaire. Il prenait plaisir à flâner avec Sabline sur les sentes. Il aimait ses mouvements, sa façon d'être, de marcher. Ils avaient inventé un langage de signes pour eux seuls. Il la trouvait bouleversante dans sa simplicité et sa confiance. Elle était encore à la lisière de l'enfance. Elle semblait parfois éthérée. Il ne voulait pas brusquer son univers.

Cette année, quelque chose a changé. Dans cette trouée, des pétales blancs volètent à travers d'invisibles tourbillons d'air. Sur le sol, a jailli de nouvelles pousses. Elles ressemblent à des Sablines, petites fleurs blanches à cinq pétales, munis d'un fruit ovoïde mais ses feuilles sont singulières, brillantes, largement elliptiques et de couleur vert pâle, semblables à celles des Chênes, le tressage de deux éléments différents, ensemble, pour n'en créer plus qu'un, un hybride.

Intrigué, Marcel se penche pour observer ce phénomène, mais il capte un effluve, il évoque un souvenir enfoui, l'odeur de Sabline, un mélange de garrigue et de terre après la pluie. Une fraction de temps, tout s'arrête. En ce lieu quelque chose d'impalpable est présent. En lui, il entend une voix inconnue : *« Tu vois que je ne suis pas morte, j'ai rejoint le ventre de ma terre mère et je suis des centaines sous tes pas. »*

Suzanne COURANT VON BUREN